

MARCEL JOUSSE

L'homme et l'oeuvre
Recherches

Cahiers Marcel Jousse

N°3 avril 1990

Sommaire

Marcel Jousse et l'étude du geste humain	par Hubert de MONTBRON s.j.	3
Hommage au Père Hubert de Montbron	par Pierre SCHEFFER s.j.	9
Rythme, mimisme et connaissance	par Thierry CHATAIN	11
Culture Yoruba : religion et langue	par R.P. B. MANGEMATIN	21
La Parabole du Filet et du Scribe	par Jean-François FROGER	37
"Couche-toi et dors"	par J.-O. BOUTON	63
Développement psychique et spirituel à la lumière du symbolisme et de la tradition	par le Dr. M.-G. MOURET	73
Comment lire Jousse	par Albert PETIT	93

Marcel Jousse et l'étude du geste humain

par Hubert de MONTBRON s.j.

Dans la première moitié de ce siècle, un homme voulant savoir ce qu'est un homme l'a regardé avec passion.

Un fils de paysans sarthois l'a regardé, Marcel Jousse, et il a dit ce qu'il avait vu: l'homme gestualise. Vu "du dehors, l'Homme est un complexe de gestes". L'homme fait des gestes et cela le caractérise.

Si quelqu'un trouve cela banal aujourd'hui, cela ne l'était guère quand la science de l'homme, l'anthropologie, consistait à mesurer un angle facial ou une contenance de boîte crânienne. C'est Jousse qui a fait passer de l'étude du résidu à celle du vivant.

Qui produit des gestes ? L'homme. L'étude du geste humain ne conduira-t-elle pas à une science radicale de ce qu'est l'homme ?

Jousse a tenté cette étude et elle a éclairé d'innombrables disciplines, elle a foisonné en d'innombrables directions. Devant tant de routes à frayer, dont il indiquait à ses étudiants les points de départ, il appelait à l'aide, il appelait au travail, il se sentait solitaire.

L'étude du geste humain s'épanouit comme en trois grandes masses superposées de frondaisons : d'abord, le geste global de tout le corps au contact avec le réel, avec sa spécialisation manuelle ; puis la parole, qui utilise les finesses des gestes laryngo-buccaux ; enfin, le geste objectivé et figé hors de son auteur, geste dont le dessin et la statuaire sont caractéristiques et dont l'écrit est un modèle privilégié.

*
* *

Le geste humain et sa spécialisation manuelle. Mimisme et mimodrame.

Une observation élémentaire permet d'entrer dans la connaissance du geste, c'est celle d'un spectateur d'une partie de foot-ball.

Qu'il se laisse aller, ou qu'une bonne éducation le retienne, pieds et jambes esquissent les mouvements mêmes du joueur qui guide la balle ou qui botte. D'un même mouvement vivant ce spectateur intériorise, fait sien, enfin exprime tout ce jeu.

Ainsi, toujours, d'un même mouvement insécable, l'anthropos procède à une intériorisation de l'univers (techniquement on dira une "intussusception") par laquelle le voici modifié, et à une expression de ce qu'il est alors devenu, expression par laquelle à son tour il modifie ce qui l'entoure et, en particulier, ses semblables les autres hommes.

Cette expression est le geste, geste global fait de noyaux gestuels élémentaires : pour faire court, disons que ces noyaux sont dans l'homme le geste repéré comme caractéristique de tel ou tel objet (pluie, arbre, vieillard), et que ces noyaux s'organisent dans un geste global triphasé (à peu près ce que nous appelons le sujet, le verbe et le complément, plus rigoureusement l'agent agissant sur l'agi, ainsi le bébé caressant le vieillard). Et toute une grammaire du geste manuel s'institue, que Jousse nomme le "manuelage".

Une croissance harmonieuse du petit d'homme, quelles que soient les conditions de vie sociale dans lesquelles il s'insérera, se fait dans la prise en compte et la maîtrise de ce système de gestes. La première *éducation* de ce petit d'homme est dans les gestes qui disent ce qu'il accueille du réel, dans les gestes qui transforment les choses, dans ceux qui jouent à vide et qui bientôt seront professionnels, dans les gestes où chaque personnalité affirme son vouloir et son savoir, et dans ceux, plus tard, des rites collectifs où chacun devient capable des autres et où se constitue une société.

L'ensemble des gestes d'action, des jeux et rites, des réseaux d'information gestuelle forme, dans une *civilisation*, la part que Jousse nommait mimodramatique.

Et si ces gestes globaux du corps et ces gestes spécialisés de la main prédominent dans une société, on peut la dire toute entière mimodramatique. Là se développent les rigueurs de la technique, aussi bien que les grands jeux des liturgies, l'adaptation très souple au réel, aussi bien que les anticipations des actions symboliques.

Il y a là un monde, celui des liturgies et des symboles, mal maîtrisé dans notre univers moderne, souvent même récusé sous le nom de magie, mais qui est l'enracinement et la solidité de l'homme, de l'homme vivant, dans la totalité de ce qui existe autour de lui.

La parole, la mémoire. Civilisations rythmo-catéchétiques.

Au-dessus de l'univers du mimisme personnel et du mimodrame collectif, nous voyons s'épanouir un autre étage de branches, qui envahissent à leur tour l'éducation donnée aux enfants et la civilisation qui se développe dessus : un fait considérable est survenu, le langage.

L'emploi des gestes laryngo-buccaux pour l'expression organisée est une telle nouveauté que l'on croirait presque assister à une mutation.

A vrai dire, les substrats et les structures qui régissent les expressions mimodramatiques se retrouvent dans celles du langage. Il y a continuité du développement humain. Malgré quoi un seuil est franchi : quand un enfant apprend à parler, il pénètre dans une nouvelle manière de vivre. Par la maîtrise des capacités du gosier et de la langue, il dispose d'innombrables combinaisons de voyelles et de consonnes, dont la subtilité dépasse de loin ce que peuvent lui offrir les mains et les doigts les plus déliés.

L'acuité des gestes du langage permet la multiplication sans limite des concepts et de leurs combinaisons. Mais il faut bien remarquer que ces combinaisons, si elles peuvent correspondre à du réel ou à du possible, peuvent aussi induire en pure illusion.

Ces capacités du langage sont grisantes et les hommes n'ont pas fini de s'en émerveiller. Les grandes civilisations que nous connaissons par l'histoire ont été construites sur une grande maîtrise de l'expression orale. Est-ce pour éviter les risques d'irréalisme ?

Elles ont élaboré des règles fort strictes de l'usage de la parole et, d'abord, des conditions de l'initiation des enfants à cette parole.

Jousse, qui récitait par cœur son Homère et qui improvisait des vers latins, a surtout étudié l'enseignement et la transmission de la parole dans le milieu juif du demi-millénaire qui a entouré l'apparition du rabbi Jésus, Jeshuah, de Nazareth. Il a même été particulièrement attentif à certains traits propres à la province de Galilée. Quoi qu'il en soit, il a dégagé quelques traits généraux, ou quelques conditions de solidité et de vitalité des sociétés de tradition orale. Notons-les rapidement.

Cette solidité et cette vitalité supposent avant tout que la parole ne se détache pas du réel "intussusceptionné" et exprimé dans le mimisme global et manuel.

Il faut ensuite qu'elle soit coulée dans les deux grands rythmes corporels du balancement bilatéral et du tangage (ou soulèvement) d'avant en arrière. Les grandes récitations de textes oraux de ces sociétés sont construites sur la trame de ces deux mouvements, qui sont spontanément porteurs de séquences de gestes, et de formules, qui sont des gestes oraux.

Vient alors l'organisation des textes pour une bonne mémorisation. Aux appreneurs, aux élèves, jeunes ou vieux, ces textes rythmés sont livrés avec leurs gestes et leur mélodie. L'apprenant les répète en écho (c'est le sens de notre mot catéchèse) ; il les intériorise ; il les mange comme on dit (car ce sont les mêmes muscles qui s'activent pour la nourriture et pour la parole). Mais, en même temps, l'élève les pénètre ; il les explore.

L'apprenant a répété et récité dans les termes de son maître. Le voici donc porteur, dans ses muscles laryngo-buccaux comme dans ceux de tout son corps, du texte de base. Ainsi avons-nous des sociétés dont les trésors d'expérience et de sagesse se transmettent avec rigueur.

Mais, du même coup, l'apprenant porte en lui le matériau de sa réflexion et du progrès de sa pensée. Il porte aussi en lui les structures formelles dans lesquelles il glissera les nouveautés que la vie de l'esprit lui suggérera. Ces nouveautés s'intégreront ainsi, par le travail de mise en rythme, dans les trésors d'antiques sagesse.

Ce type de civilisation, que Jousse nommait rythmo-catéchétique, peut se scléroser si les schémas de parole ne sont pas repris, génération après génération, pour une méditation plus profonde, pour l'insertion d'une expérience plus large. Bien vécu par contre il permet d'allier une grande stabilité à un progrès de réflexion, du savoir et de la sagesse ; il est capable de croissances toujours neuves sur des acquis jamais reniés.

Si nous prenons le cas des textes révélés hébraïco-chrétiens, nous pouvons observer dans une première approximation, que des uns aux autres nous progressons par retouches, par adaptations, par intégration d'événements historiques et d'expériences mystiques.

Sans rompre avec les données solides du passé, tout monte, vertigineusement, jusqu'en la personne unique de Jésus, déjà venu et encore à venir. Mais aussi les textes récents n'ont-ils leur vrai sens qu'à la lumière des textes anciens sur lesquels ils prennent appui.

Le geste figé. La statuaire et l'écriture.

On éduque encore les enfants, des civilisations se construisent sur l'emploi des traces, des restes laissés par le geste. Comme une trace est précieuse, en forêt, au chasseur en quête ! Comme la trace ou l'objet laissés intentionnellement par un homme ne seront pas plus précieux encore (1). Oui, le geste objectivé devient un jour un nouvel instrument de puissance et de savoir de l'homme, l'origine d'une autre mutation des sociétés.

Voici une statue. Bois, bronze ou céramique, l'artiste a projeté son geste dans le matériau. L'harmonie du geste, le mouvement du geste sont là, objectivés, pérennisés. Et quiconque regarde cette statue, rejoue en soi, en tous ses muscles, ce qu'a déposé l'auteur dans une matière inanimée.

Mais elle peut avoir une bouche, cette statue, elle ne parle pas. Cet objet de l'art, peut-être du génie, conduira toujours au même mimisme le spectateur, qui est ainsi retenu de l'élan même que suggère la statue, reprenant les choses au même point à chaque rencontre de cette solidification du geste de l'artiste.

Fixation, immobilité remplacent vie et invention. Dansez, oui, comme David devant l'arche. Chantez : cela est vivant. Mais l'interdiction de toute image taillée de Dieu est enracinée dans le refus des scléroses, tout en nous ouvrant à toute manifestation de Dieu qui est le Vivant (2).

Voici les Tables de la Loi. On a gravé sur la pierre les dix règles que le peuple respecte dans sa fidélité à Dieu. Et certes on les respecte, ces plaques de pierre qui sont la mémoire collective, le cœur du Peuple de l'Alliance. Les voici enfermées dans l'Arche précieuse.

Ah ! le merveilleux aide-mémoire, qui n'aide plus personne ! Qui oserait aller y lire ? L'écriture gravée remplace le savoir vivant et efficace. On n'apprend plus désormais, on agit selon l'Alliance. Alors, dit Dieu, "je vais ôter votre coeur-mémoire de pierre pour vous donner un coeur-mémoire de chair, personnel et vivant".

En effet, dans la guerre de Babylone disparaît l'arche, et le peuple juif en sa captivité retrouve sa mémoire vivante. Il y réapprendra son engagement et à mettre en oeuvre les lois de l'Alliance.

Cette intervention géniale de l'écriture et de ses suites (jusqu'à nos ordinateurs) n'est humaine que si elle ne détruit pas ses soubassements mimo-dramatiques et rythmo-catéchétiques. Jousse a-t-il connu les premiers travaux de Mac Luhan ? Je l'ignore. J'étais au loin à cette époque. Mais combien Mac Luhan eût gagné à enraciner ses recherches dans les travaux de Jousse ! Et combien peut-on souhaiter que ceux qui préparent l'avenir à la lumière des travaux de Mac Luhan pensent toujours que l'homme est un complexe de gestes.

*
* *

Armé des instruments de recherche élaborés pour connaître l'homme mimeur, l'homme qui gestualise l'univers, muni des premiers résultats de ses travaux, Marcel Jousse a pu affronter humblement, "terreusement" disait-il, l'étude de Celui qui était tout pour lui, le Fils de l'Homme, qui était Fils de Dieu.

N o t e s

(1) Pour ceux qui risquaient de mal comprendre cette formulation un peu ambiguë, nous proposons : "Si une trace, en forêt, est précieuse pour le chasseur en quête, la trace ou l'objet laissés intentionnellement par un homme seront encore plus précieux." (n.P.Scheffer)

(2) Hubert aimait beaucoup insister sur ce point ; les juifs, qui avaient reçu, par révélation, une idée juste de Dieu, ne pouvaient admettre une "image" peinte ou taillée de Celui qui est Lumière et Vie. Il y a là une interprétation très intéressante de cette interdiction bien connue et il vaudrait la peine, aujourd'hui, de la soumettre à des juifs. (n.P.Scheffer)

Hommage au Père Hubert de Montbron

par Pierre SCHEFFER s.j.

Hubert de Montbron, né en 1911 dans un château du Limousin, y a vécu toute son enfance, s'imprégnant avec beaucoup d'intensité des gestes de la nature et de la vie paysanne.

Il entre dans la Compagnie de Jésus en 1930. En septembre 1936, il entend une série de conférences données par Jousse aux scholastiques jésuites de Jersey : c'est aussitôt le coup de foudre.

De 1937 à 1939, tout en faisant à Paris une licence de sociologie, il suit le plus possible les cours du maître.

En 1940, devant les difficultés d'approvisionnement de la ville de Lyon, les responsables permettent à quelques scholastiques de suivre le cycle de théologie dans des villes munies d'un institut catholique. Sautant sur l'occasion, Hubert de Montbron demande Paris, et il pourra ainsi, durant trois ans, suivre les cours de Marcel Jousse.

Pendant ces cinq ans de vie parisienne, il réussira à obtenir de Jousse des entretiens privés hebdomadaires.

Il me paraît utile de révéler ici la façon dont ils se déroulaient, car cela éclaire tout le côté tragique de la vie de Marcel Jousse. Durant la première demi-heure, ce n'était que déferlements douloureux et en partie paranoïaques sur tous ceux qui vilipendaient les travaux de Jousse ; puis, une fois le sac vidé, Hubert avait accès à l'authentique savant, dans un vrai dialogue fructueux et paisible.

Arrivent la fin de la guerre et la Libération : Hubert est nommé professeur à l'Ecole d'agriculture d'Angers, où il assurera aussi, pendant un certain temps, la direction des études. Durant cette vingtaine d'années, il aura marqué en profondeur ses élèves grâce à l'alliage de sa riche personnalité, de sa compétence en sociologie et de l'apport jousien. (En ce moment, un groupe d'anciens élèves préparent un numéro spécial de leur revue qui lui sera entièrement consacré.)

Puis, deuxième grande période de son activité apostolique : il est envoyé à Madagascar pour fonder un institut d'études sociales. Malheureusement, il arrive en pleine révolution culturelle malgache, et le projet ne pourra pas aboutir.

De gros accrocs de santé le ramènent en France, en 1975. Très diminué physiquement, mais gardant toute sa pénétration intellectuelle et un accueil très chaleureux, il relict son itinéraire et prolonge en direction des Evangiles l'héritage reçu de Jousse car, jusque-là, il en avait surtout travaillé l'apport anthropologique.

Pendant cette dernière période de sa vie, Hubert de Montbron a enregistré de nombreuses cassettes, écrit pas mal de textes, indéfiniment remaniés, car il n'en était jamais satisfait.

Pour l'année du centenaire de Jousse, de nombreux projets l'habitaient. Las ! Il nous a quittés, début 1986, sans avoir pu les réaliser. Il me répétait souvent : "dans tout ce que je te dis, je ne sais pas ce qui est de Jousse et ce qui est de moi".

On ne saurait mieux dire à quel point le maître avait fécondé l'élève.

